

| | |
|--|-----|
| Une marée de gilets jaunes | |
| <i>17 novembre 2018-janvier 2019</i> | 7 |
| | |
| Le cap et la pédagogie | |
| <i>Janvier-juillet 2019</i> | 27 |
| | |
| Retraites | |
| <i>Septembre-décembre 2019</i> | 47 |
| | |
| Revenir vers nos rives, réinventer nos grèves | |
| <i>5 décembre 2019-janvier 2020</i> | 67 |
| | |
| Onze thèses sur la grève | |
| <i>Janvier-5 mars 2020</i> | 93 |
| | |
| <i>Postface. La grève confinée</i> | |
| <i>5 mars-17 mars 2020</i> | 131 |

Une marée de gilets jaunes

17 novembre 2018-janvier 2019

Écrire les livres que j'ai écrits ne me prédisposait nullement à me mobiliser. Pour parvenir à les écrire, j'ai passé au contraire beaucoup de mon temps à m'immobiliser. J'ai maté en moi bien des élans qui, tous les jours, me poussaient à aller au-dehors. J'ai cherché sans relâche à me séparer physiquement du reste du monde et de l'accélération de ses flux, pour m'isoler des autres dans le calme statique et clos de mon bureau. Dans cette bataille contre moi-même, seuls mes cours et mes séminaires faisaient véritablement exception. Parce que je savais qu'ils nourrissaient mes livres, je n'ai jamais craint qu'ils me fassent perdre mon temps. J'y ai vu au contraire la mise à l'épreuve réelle de mes hypothèses et une source inépuisable de circulations affectives qui, à chaque fois, avait la vertu de me remettre au travail. Tout le reste en revanche, dont j'ai évidemment essayé de faire quelque chose pour moi-même, était

toujours perçu aussi comme menace : celle de me déconcentrer et de me faire dévier de ma route. Étant alertée des dégâts physiques, affectifs et intellectuels de l'idéal ascétique, étant aussi convaincue que la meilleure des agricultures était celle qui laissait reposer la terre et qui multipliait les friches, je m'autorisais bien évidemment toutes sortes de sorties et, avec elles, une multiplicité d'expériences vitales. Mais dès que j'étais dehors et avec les autres, je craignais toujours en même temps de dévier de ma tâche et je devais à chaque fois recommencer l'effort d'une séparation.

Rien d'étonnant dès lors à ce que j'aie toujours eu tant de mal à m'inscrire, sans prendre aussitôt d'infinies distances, dans les logiques collectives du monde du travail. Rien d'étonnant non plus à ce que je n'aie, à ce jour, presque jamais connu de lutte sociale, et que je ne sache pas grand-chose de l'organisation d'une assemblée générale, d'un piquet de grève ou d'une manifestation. Pendant les années qui précédèrent ce récit, les rares fois où me prit l'envie de défiler dans la rue, j'avais toujours éprouvé une drôle d'impression. Celle de mimer l'ouvrier, l'acteur des vraies luttes sociales, et d'être venue là en fait un peu

en dilettante, peut-être juste pour voir, avant de vite retourner me réfugier dans le calme tiède de mon bureau. Mais durant toutes ces années, je n'ai pas cessé de me dire que cette séparation, celle que j'avais moi-même choisie, conduisait pourtant à une division du travail hautement problématique. Car pendant tout ce temps, je me disais que celui qui écrit des livres ne s'occupe pas de faire tourner les machines et d'organiser la matière du monde. Pas plus qu'il ne s'implique dans la mobilisation sociale. Qu'il laisse ces tâches à d'autres – « travailleurs », ouvriers, délégués syndicaux, militants, étudiants –, et que c'est d'ailleurs ce qui le rend très respectable aux yeux de certains, l'auréolant du prestige de l'auteur, dont les mains fines ne se compromettent ni dans les lourdes tâches du monde matériel, ni dans la dureté des luttes. Pendant toutes ces années, j'étais en réalité sans cesse reconduite à la même question. Le simple fait de devoir mener à bien mes livres tout en m'acquittant des tâches quotidiennes de mon propre foyer était déjà si épuisant. Comment aurais-je pu assumer, en plus de tout le reste, une place active dans l'organisation matérielle du monde et dans la lutte si nécessaire des collectifs de

travail, que je voyais reflleurir un peu partout ? Je me sentais appelée à les rejoindre, et je m'en sentais en même temps incapable.

Ce livre raconte pourtant une tout autre histoire. Il raconte le passage de la publication de mon dernier livre* à mon basculement brutal dans l'action. Il décrit la succession rapide des étapes par lesquelles ce livre, qui m'a d'abord séparée du monde, m'a finalement projetée au milieu de ses luttes sociales et de ses innombrables champs de force, immenses et minuscules, auxquels je n'étais évidemment pas préparée. Il raconte surtout comment ce basculement soudain m'a obligée à me transformer, accomplissant au fond ce qu'on peut rêver de mieux quand on écrit un livre.

Le livre en question paraît en janvier 2019. Il porte sur le néolibéralisme et sur son nouvel impératif politique, « il faut s'adapter », qui, depuis trop longtemps, résonne dans tous les champs de nos vies. Ayant entamé pour les besoins de l'enquête une longue plongée dans l'Amérique des années 1930, je me garde bien alors de tirer une quelconque conclusion

* « *Il faut s'adapter* ». *Sur un nouvel impératif politique*, Gallimard, 2019.

pour le présent. Par le hasard du calendrier, les événements le feront pour moi, offrant au livre une sorte d'épilogue que je n'aurais jamais pu imaginer moi-même. Dès le jour de sa parution, mon petit pavé gris de 336 pages se trouvera embarqué en pleine crise des gilets jaunes, alors que toute une partie du pays se met justement à refuser de s'adapter, déclenchant une crise sociale et politique dont nous ne voyons toujours pas la fin. Il voguera ensuite au milieu de la mobilisation massive pour la défense des retraites, rejoignant la lutte des métiers d'éducation et de santé, bientôt en première ligne face à un mauvais virus venu de Chine et qui menacera de tout faire vaciller. Au milieu de cette crise, dont la rapidité va dépasser tout ce que j'avais imaginé, mon livre essaiera de soutenir tous ceux qui assistent à l'effondrement de ce que, depuis un demi-siècle, une série de capitaines de plus en plus inquiétants nous ont présenté comme le « cap » qu'il nous fallait suivre sans discuter : celui d'une adaptation de toutes nos sociétés au grand jeu de la compétition mondiale. Pendant des décennies, l'idée dominante fut en effet de tenir le cap, en dépit de la multiplication des alertes, et l'impression fut qu'il nous serait peut-être imposé

jusqu'à la fin des temps. Impression interminable et qui nous a longtemps enfoncés à fond de cale, jusqu'à ce qu'une marée innombrable de gilets jaunes surgisse le 17 novembre 2018 sur le pont, inaugurant une insurrection que personne n'attendait, et dont personne ne peut alors prédire ni le sens ni la fin. Commencent alors un immense mouvement de dégel, puis une mobilisation générale de la société contre la mondialisation et ses impératifs d'adaptation que le virus viendra en quelque sorte couronner, tout en condamnant chacun au confinement et à l'immobilité.

Quelques semaines avant que ne commence cette incroyable histoire collective, je me prépare donc à la sortie de ce livre, annoncé pour le 24 janvier. M'étant successivement retirée dans les Landes girondines, puis dans le massif des Baronnies, puis dans le sud du Quercy, cela fait des années que j'attends ce moment. La gestation de l'ouvrage a commencé en 2009, au cœur de l'unique lutte sociale à laquelle il m'ait été donné un jour de participer : celle des universités de Bordeaux et du reste de la France contre la destruction de l'enseignement et de la recherche, initiée depuis l'an 2000 et sur la façade atlantique par

la « stratégie de Lisbonne », et soudainement accélérée par l'arrivée au pouvoir de Nicolas Sarkozy. Tout est parti de ce mouvement, qui s'était baptisé lui-même « L'Université s'arrête », et d'une question simple : qu'est-ce au fond que ce « néolibéralisme » que nous désignons comme notre adversaire ? S'agit-il bien, comme nous le criions dans les cortèges, de la privatisation et du retrait de l'État ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une mutation de l'État lui-même, transformé par un nouveau type de pouvoir, celui justement qui a réussi à édifier au beau milieu des océans du monde entier le même cap pour toutes les sociétés ?

Ceux qui, comme moi, sont nés dans les années 1970 n'ont jamais connu d'autre cap. C'est lui qui a permis à une succession de gouvernants de saturer tous nos horizons de phares et de balises qui, pendant des décennies, ont pu paraître inoxydables. Découragés, la plupart ont détourné le regard du champ du politique. Ils ont déserté ses eaux stagnantes, au prétexte qu'elles leur donnaient la nausée, pour se lancer dans d'autres entreprises et s'inventer d'autres mondes. À partir de 2009, je choisis une stratégie inverse. Plutôt que de continuer à regarder ailleurs, je décide de me plonger dans